H.266(1)

J.-B. ROUQUET

JANTIL È TOUNTOUNÉTO

POÈME CADURCIEN

Couronné par la Société des Études du Lot

PRIX UNIQUE : MÉDAILLE D'ARGENT

(TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD)

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
BIBLIOTHÈQUE
de
LANGUES ROMANES

Préface de M. le comte de Toulouse-Lautrec,
Mainteneur de l'Académie des Jeux-Floraux
Syndic de la Maintenance d'Aquitaine.
Une lettre de Mistral.
Dédicace. — Un sonnet à Cahors.
A. ROUQUET : Poésies françaises.
Jantil è Tountounéto

EN VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET CHEZ L'AUTEUR

CAHORS

1888

D292 014572

H.2660

J.-B. ROUQUET

JANTIL È TOUNTOUNÉTO

POÈME CADURCIEN

Couronné par la Société des Études du Lot

PRIX UNIQUE : MÉDAILLE D'ARGENT

(TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD)

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
BIBLIOTHÈQUE
DES
LANGUES ROMANES

Préface de M. le comte de Toulouse-Lautrec,
Mainteneur de l'Académie des Jeux-Floraux
Syndic de la Maintenance d'Aquitaine.
Une lettre de Mistral.
Dédicace. — Un sonnet à Cahors.
A. ROUQUET : Poésies françaises.
Jantil è Tountounéto

EN VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET CHEZ L'AUTEUR

CAHORS

1888

D292 014572

PPN 012307963

J.-B. ROUQUET

JANTIL È TOUNTOUNÉTO

POÈME CADURCIEN

Couronné par la Société des Études du Lot

PRIX UNIQUE : MÉDAILLE D'ARGENT

(TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD)

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
BIBLIOTHÈQUE
de
LANGUES ROMANES

Préface de M. le comte de Toulouse-Lautrec,
Mainteneur de l'Académie des Jeux-Floraux
Syndic de la Maintenance d'Aquitaine.

Une lettre de Mistral.

Dédicace. — Un sonnet à Cahors.
A ROUQUET : Poésies françaises.
Jantil è Tountounéto

EN VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET CHEZ L'AUTEUR

CAHORS

1888

BEM
UTM-CNRS

PRÉFACE

La Poésie est-elle un privilège ? est-elle interdite à la foule qui gagne son pain par le labeur de chaque jour ? Non, sans aucun doute, et il peut y avoir dans le peuple des travailleurs de grands poètes, dont la voix ne sera jamais entendue ; comme il y a dans les rangs des soldats, des hommes de guerre qui passeront, vaillants et sans reproche, mais ignorés, sous le drapeau ; comme il y a dans les champs et dans les usines, des hommes d'état qui ne s'élèveront jamais au-dessus du niveau d'honnêtes pères de famille, actifs, intelligents, prévoyants, habiles à faire prospérer leur petit ménage. Les natures d'élite portent en elles, quelle que soit la place que le sort leur ait assignée sous le soleil, tous les germes du beau, du grand et du bien ; seulement, ces germes s'étiolent et sont étouffés, faute d'occasion et de culture. *Pobvreté empesche bons esprits de parvenir*, disait Bernard de Palissy.

Certains esprits de trempe robuste, exceptionnellement doués de courage et de vigueur, refoulent et franchissent la redoutable barrière, comme le fit l'illustre potier Agenais, et il se produit alors un noble et attachant spectacle : L'alliance du travail manuel et du travail intellectuel, le délassement des bras de-

mandé à l'exercice de la pensée ; la préférence donnée, en dépit du milieu et des habitudes, à la méditation et aux jouissances de l'esprit, sur les distractions vulgaires.

Pour ces âmes, instinctivement rêveuses ou ardentes, peu importe le mode de l'éducation ou l'exiguité de l'instruction première. Celui qui est né pour marcher en avant, obéira à l'impérieux besoin d'apprendre, d'approfondir, de développer, d'acquérir. Succès oblige ; il faut, sans relâche, se soutenir, se fortifier si l'on aspire à s'élever et à planer.

Sieu na d'un jardinié, mé d'uno jardiniéro
Dins li jardin de San Roumié (1)

Oui, mais si Roumanille fut resté au pied des Alpilles à faire croitre les légumes et les fleurs confiés à la terre noire et féconde de St-Rémy, rien ne l'eût empêché d'être le plus gai, le plus aimable et le plus spirituel des jardiniers ; les veillées de St-Rémy y auraient gagné ; mais s'il ne fut pas devenu un lettré fin et délicat, nous n'aurions eu ni les Oubreto, ni les Nouvé, ni les Contes Provençaux.

Car la poésie spontanée, jaillissante, on ne la trouve nulle part, excepté chez les *vocératrice* des montagnes de la Corse, pas plus qu'on ne trouve sur l'églantier la rose odorante et superbe, ou les fruits savoureux et fondants sur le sauvageon. La greffe et l'étude sont indispensables pour les productions élégantes ou robustes de la nature et de l'esprit. L'expression fait défaut à des âmes douées, d'ailleurs, d'enthousiasme et de tendresse. Le sentiment violent du mélodrame, ou le comique gaulois et salé, suffiisent à des natures toutes simples, toutes droites, aux sensations vives, inhabiles à saisir les fines nuances. La complainte et

la chanson naissent dans le peuple. J'ai entendu bien des chansons composées à l'intention de veufs qui se remarient ou de maris timides et doux, étrillés par la virago qu'ils ont eu la malechance de conduire à l'autel. Que de misères il faut subir pour saisir une vive et joyeuse saillie, un trait rapide, acéré, portant droit. Perles rares dans un tas de scories.

Ainsi parlait autrefois, ainsi parle aujourd'hui le peuple sans culture. Pour le mettre en scène, pour le faire agir et vivre, pour le peindre dans sa dignité et sa grandeur natives, dans sa simplicité pleine de charme, dans la mobilité de ses impressions et la fougue de ses passions, il faut, comme Mistral, avoir sa place marquée à l'Académie Française ; il faut être familier de Virgile et de Théocrite pour mériter de leur être comparé. Les gens des Mas, les vanniers, les toucheurs de bœufs, les pâtres de la Crau ou de la Camargue, peuvent se reconnaître dans les pages de Mireille ; pas un d'eux n'aurait su se poser et se représenter, pas plus que les paysans de François Millet, si vrais et si sincères, n'auraient su se peindre.

Les Poètes sont rares et clair-semés dans l'histoire des lettres : l'énumération en est facile dans tous les siècles et dans tous les rangs. Il est difficile d'avoir à la fois la sensibilité exquise, l'enthousiasme, l'ardeur, la tendresse, la véhémence, la flamme ; et le don d'exprimer la pensée qui bouillonne, l'art de l'enfermer dans la mesure des vers, avec l'entrave de la règle et de la rime.

Le groupe des ouvriers poètes n'est donc pas nombreux, et ne s'est guère accru depuis le menuisier Maître Adam de Nevers, Jasmin et Reboul. Dans ces dernières années, Toulouse applaudissait Vestrepain

et Lucien Mengaud, chantant dans notre harmonieuse langue du Midi. Ils ne sont sûrement pas les seuls, mais en ce moment, il ne vient pas d'autre nom sous ma plume.

J.-B. Rouquet a pris depuis longtemps sa place dans cette phalange laborieuse et inspirée. Fils du Quercy, d'une terre poétique et rude, il a compris de bonne heure l'âpre saveur de son pays. Il a senti la grandeur des Causses pierreux et stériles, soit que le soleil implacable les calcine sous un ciel d'azur foncé, soit que leur vaste surface morne s'assombrisse en réflétant les nuées épaisses et noires de l'orage, tandis que le vent pleure sur leurs pierres et ploie leurs maigres broussailles. Il a aimé les vallées profondes et capricieuses de son pays, le chant des oiseaux dans les arbres penchés sur les eaux ; il a recherché les pas de ses pères sur le vieux pont de Valentré ou sur les hauts remparts qui dominent les terres grasses qu'arrose le Lot.

Aïmi tous biels rempars, tas rocos souleillados
Dount le cap emberdit semblo traùca le cel
Tous pounts, ruinos, castels, tas bignos mantelados
De razins as grus d'or, pus présats que le mel.
(*à Cahors*)

Le soir, quand il errait dans les rues étroites et sinueuses des Badernes ou de St-Georges, plus d'une fois il a dû sentir une douce larme dans ses yeux, en voyant s'ouvrir la porte d'une pauvre maison et en entendant les cris joyeux d'une bande d'enfants, se cramponnant aux bras fatigués du père qui rapporte le pain de chaque jour. Il n'avait qu'à se rappeler son passé, ce passé dont il a gardé le culte dans son cœur. Et puis, la jeune fille épiant l'amoureux qui va venir

et dont elle entend au loin la chanson, — et les absences et les retours : le tour de France de l'ouvrier, l'exil guerrier du conscrit, les vingt-huit jours, les treize jours du jeune père de famille. Toutes ces scènes familières, intimes, qui animent le foyer du pauvre, de l'ouvrier et du laboureur, — joies et tristesses qui ennoblissent quand le cœur est tendre et le bras fort ; poésies toutes faites qui n'attendent que la plume ou le pinceau. Chacun voit le peuple à sa façon. Zola à la sienne ; je ne la lui envie pas.

Tout ce qu'il y a de grand, de sain et d'aimable dans cette vie populaire qui fut la sienne, a saisi Rouquet dans le vif de son cœur. Dieu l'avait doué de ce qui fait le poète qui charme la foule. Il sait rimer et il sait chanter. La musique des sons et l'harmonie des vers bourdonnaient à son oreille. Il n'y avait plus qu'à élargir la pensée et à lui donner la forme correcte et précise, indispensable à toute œuvre qui veut se produire : le bloc de marbre est beau par lui-même, mais il faut travailler pour en faire sortir la statue.

La première fois que je vis Rouquet, ce fut à notre réunion annuelle du Félibrige, à Cahors. Il lut des vers et il chanta *la Coupe*, la belle et solennelle chanson de Mistral, notre chant sacré, avec beaucoup d'âme, une voix d'un timbre émouvant. Depuis, je l'ai souvent rencontré, sans jamais, toutefois, l'avoir vu chez lui : Je ne puis donc pas, comme Alexandre Dumas décrivant le grenier de Reboul, avec ses montagnes nourricières, introduire le lecteur dans l'atelier du Peintre, et saluer au passage les ouvriers aux longues blouses blanches, tachées de tons criards ; ni montrer en réaliste ces grandes lampées d'azur, de vermillon et d'ocre dont les apprentis se plaisent à

barbouiller les cartons, les murs et la porte, au grand détriment du Patron. Je n'ai pas gravi l'escalier qui conduit à la chambre où l'ouvrier redevient le Poète. Je n'ai pas vu les livres rares et choisis qu'il relit à la clarté de sa lampe : nos classiques du Midi : Goudouli, Mistral et Jasmin, et nos classiques du siècle : Lamartine, Victor Hugo, Musset. Je ne connais pas ce calme *retiro* où la pensée s'épanouit, où le cœur se dilate, où l'imagination s'élance, où les soucis et les tracas de chaque jour s'enfuient chassés par la prière et par la poésie.

C'est là qu'est éclos le poème de *Jantil et Tountouneto*, le dernier venu, le nouveau-né, qu'ont précédé des pièces de moins longue haleine, et qui a été couronné par l'éminente Société des Etudes du Lot.

Rouquet a deux cordes à sa lyre : le français et la lengo del brès, comme son talent a deux faces : J'ai lu de lui, dans le temps, une scène de Bohémiens, *Sous le Rempart*, une peinture de la vie de ces nomades qu'on rencontre au-delà des faubourgs de nos villes ou sur le bord des chemins. Le tableau était d'une allure superbe et sauvage, — et plus d'une fais son nom a signé des Poésies d'une pénétrante douceur.

C'est dans l'idiome qu'il entendit le premier autour de lui qu'il a voulu chanter cette fois, — et il le parle et l'écrit en maître et en ami passionné de la langue de nos aïeux.

La haine de l'Anglais est restée vivace au cœur des enfants du Quercy. Nul ne peut oublier celui qui a frappé sa mère, et les Anglais sont revenus après des siècles fouler le sol de Cahors — 1814. — On dirait que l'auteur a décrit les *malheurs de la guerre* en ayant sous les yeux ces petits tableaux de Callot, au palais

Corsini, dans le Transtevère, qui valent chacun un poème : L'arrivée du soldat blessé qui revient de la *Fièro d'as trucs* (2) ; l'attente de la fiancée ; le beau type du grand père, Francor le pêcheur ; l'invasion de la pauvre maison par cinq Anglais ; l'arrivée soudaine de Jantil ; la lutte homérique dans laquelle il est vainqueur et tue ses ennemis ; le mariage des deux amoureux, et le trait final si vrai, car le peuple a l'imagination exaltée, il aime mieux les miracles que les faits simples — vingt Anglais (au lieu de cinq) entassés aux pieds du grenadier — de l'énergie, du souffle, de la mélancolie, de la joie, l'exaltation du bonheur et du triomphe.

Telle est cette modeste *Chanson du geste*, cadurcien et populaire, écrite dans la langue qui vibre le plus fort, qui pleure le plus doucement, qui rit le plus haut ; un monument de plus pour notre parler du Midi. Il n'est pas de dimensions vastes et grandioses ; mais on peut aimer un bijou finement ciselé comme on admire un Temple, et préférer une petite chapelle vêtue de lierres à la Tour Eiffel.

TOULOUSE-LAUTREC.

30 Mai 1888.

LETTRE DE MISTRAL

Maiano en Prouvènço, doù 31 de mai 1888.

Ami Rouquet, dins lou tèms di Rouman, li terraié de Coù pastavon e tournejavon, emé l'argelo de soun terraire, uno qualita de vas qu'èron celèbre, e qu'apelavon li *vas cadurque*.

Aurias pouscu, vous, coume tant d'autre, semena e planta li flour de vosto pouësio dins l'eisino de touti, qu'es vuei lou franchimand. Mai, pèr patrioutisme e sentimen d'artisto, avès vougu li metre dins un poulit *vas cadurque*, dins un vas de voste païs. E, cresès-me, avès bèn fa.

Jantil e Tountouneto soun d'enfant de Coù, parlon amourousomen la fino lengo *badernenco*, e quand fau, contro l'estrangié, faire bàrri de car, mostron gaiardamen que soun de bono raço, de la raço de Murat, aquéu de La Bastido, e coume dis lou pouèto d'Agen, *trucon en francés*.

Quand lou soudard a fa soun devé, amo de s'entourna dins soun païs, dins soun oustau. Aco-d'aqui es sa meiouro recoumpènso. ...

Eh ! bèn, ami Rouquet, sias, vous coume nous autre, lou pouèto d'aquéli que revènon a l'oustau, que ié passon sa vido e que ié moron.

Sias lou riéu gai e fres, lusènt e cascaiaire, qu'abéuro l'aubre de la ribo e qu'asaigo l'erbeto e la flour doù pradoun.

E lou riéu, tout umble que fugue, refresco lou païs e fai gau en cadun.

Iéu beve de tout cor à voste riéu e vous embrasse.

F. MISTRAL.

LETTRE DE MISTRAL

TRADUCTION

De *notre gracieux sonnettiste provençal*, L. de Berluc Pérussis, ex-président de l'Académie d'Aix.

Maillane en Provence, du 31 mai 1888.

Ami Rouquet, au temps des Romains, les potiers de Cahors pétrissaient et tournaient, avec l'argile de leur terroir, des vases célèbres par leur qualité, et que l'on nommait les *vases cadurciens*.

Vous auriez pu, vous, comme tant d'autres, semer et planter les fleurs de votre poésie dans le récipient banal, qui, aujourd'hui, est le français. Mais par patriotisme et par sentiment d'artiste, vous avez voulu les mettre dans un charmant vase caorsin, un produit de votre pays. Et, croyez-moi, vous avez bien fait.

Jantil et Tountouneto sont des enfants de Cahors, parlant avec amour la fine langue *badernenco*; et lorsqu'il faut, contre l'étranger, aligner un rempart de chair, ils montrent gaillardement qu'ils sont de bonne race, de la race de Murat, celui de La Bastide ; et comme dit le poète d'Agen, ils frappent en français.

Quand le soldat a fait son devoir, il aime à revenir dans son village, et dans sa maison. C'est là sa récompense la meilleure....

Eh bien, ami Rouquet, vous êtes, vous, ce qu'ici nous sommes, le poète de ceux qui retournent au logis, qui y passent leur vie et y meurent.

Vous êtes le ruisseau gai et frais, miroitant et gazouillant, qui désaltère l'arbre de la rive, et qui arrose l'herbette et la fleur de la prée. Et le ruisselet, si humble soit-il, rafraîchit la contrée et réjouit chacun.

De tout cœur je m'abreuve à votre ruisseau et vous embrasse.

F. MISTRAL.

A MOUN CAR E ILLUSTRE MÈSTRE, FREDERI MISTRAL

Oumatge de débouomèn, d'admiraciù e d'amistouso récounneissenço

A M. J.-B. Rouquet, à Cahors.

.....Et maintenant bonne chance à votre Poème, qu'il aille prendre place auprès de l'*Abuclo* et de *Françounelo* et qu'il vous donne toutes les joies attendues de ces Œuvres de l'intelligence qu'il est doux de créer et de voir marcher ensuite.....

TOULOUSE-LAUTREC.

Jouts la dailho del tèms tout s'apilo, tout passo
Mès la glorio des grans luzis de mai en mai ;
N'au sabioi !... Moun Librou, graçios à la Préfaço
De Toulouso-Lautrec, es salbat per jamai.

Nostre noble sendic dins sa létro amistouso,
El, qu'escriù coumo'n diù, me dis poulidomén
Qu'a fai pla pauc per you, quand sa proso ardurouso
Es de mous fiançats l'immourtal mounumén ;

Car de toun soulél d'or les rayous le courounon.
Moun Poèmo biùra, n'en soun fier pel Carcì.
Li bravi gènt de Coù à toutis dus bous dounon
Per bostres coumpliméns un caud e dous Merci.

Mès, pusque y'a cinq ans me cridèbès : *Couratge !*
Pusqu'aouei as clauffit de tas pus finos flous
Mous bèrsés Carcinols, you, t'en fau l'umble oumatge.
Gardo-les, te diran que soun pas doublidous.

Daisso-me subretout prèndré toun embrassado
En toumban sur toun sé de glorio mirgailhat,
E te remerciarei de ma boux estasiado
D'esplandi sur moun froun toun mantèl estélat :

Soun de diamans en foc qu'al palays de Mirèilho, —
Oun gazailhon cént founs mai candos qu'un cristal, —
De tas mas qu'an mastat merbèilho sur merbèilho
Cisélèbés per you, Tu, l'illustre Mistral !

Eh ! que farei, moun Diù ! per me resquitta, Mèstre,
De bèrs ? — Soun trop ménut per Tu, tan bèl, tan grand ;
Pouzi *lis estrambord* dins ta *Coupo*, e bau èstre
Tout per Tu, tan qu'aurei al cor un gloup de sang !

J.-B. ROUQUET.

Coù, le 2 de jun 1888.

TRADUCTION

A MON TRÈS CHER ET ILLUSTRE MAITRE, FRÉDÉRIC MISTRAL

Hommage de dévouement, d'admiration et d'affectueuse gratitude

A M. J.-B. Rouquet, à Cahors

.....Et maintenant, bonne chance à votre Poème; qu'il aille prendre place auprès de l'*Abuelo* et de *Françounelo* (3) et qu'il vous donne toutes les joies attendues de ces Œuvres de l'intelligence, qu'il est doux de créer et de voir marcher ensuite.

TOULOUSE-LAUTREC.

Sous la faux du temps tout s'écroule, tout passe;
Seule, la gloire des grands rayonne sur les siècles;
Je le savais !... Mon petit Livre, grâce à la Préface
De Toulouse-Lautrec, est sauvé de l'oubli pour jamais.

Notre noble Syndic, dans sa *lettre charmante*,
Lui, *notre fin lettré*, me dit bien gentiment
Que son œuvre est modeste; et sa prose émouvante
Est de mes fiancés l'immortel monument.

Car de ton soleil d'or les rayons le couronnent.
Mon Poème vivra, j'en suis fier pour le Quercy.
Les braves gens de Cahors (4), par ma voix, à Toi, à Lui, vous donnent
Pour vos beaux compliments un chaud et doux Merci.

Mais puisque, il y a cinq ans, tu me criais : *Courage* !
Puisqu'aujourd'hui tu pares de tes étincelantes fleurs
Mes vers quercynois, je t'en fais humblement l'hommage,
Garde-les, ils te diront que je sais me souvenir.

Mais laisse-moi surtout prendre ton embrassade
En tombant sur ton sein de gloire constellé,
Et, d'une voix émue, je te remercierai, en mon extase,
D'avoir étendu sur mon front ton manteau étoilé :

Ce sont des diamants en feu que dans le palais de Mireille,
Où gazouillent cent fontaines plus pures qu'un cristal,
De tes mains qui ont entassé merveille sur merveille
Tu ciselas pour moi, Toi, l'illustre Mistral.

Eh ! que ferai-je, mon Dieu ! pour m'acquitter envers toi, Maître,
Des vers ? — Je suis trop chétif pour te chanter, Toi, si beau, si grand;
Je puise les enthousiasmes (5) dans ta « Coupe débordante », et je veux être
Tout à Toi, tant que j'aurai au cœur une goutte de sang !

J.-B. R.

Cahors, le 2 juin 1888.

JANTIL È TOUNTOUNÉTO

OPRÈS UNO LETTURO

O L'OMIT ROUQUET

De Jantil et de Tountounéto
En cantent las douços amours,
N'es pas uno paouro flouréto
Es un brabé laourié qu'as culit per toutsours.

M.-J. BAUDEL,
Proviseur du Lycée d'Albi.

Coou, 20 de settembre 1887.

A MONSIEUR J.-B. ROUQUET, FÉLIBRE CAORSIN

Paquerettes et campanules
Composent le joli bouquet
Que m'envoie en deux fascicules
L'aimable félibre Rouquet
Charmé de ces deux opuscules
Je les dévore tout d'un trait ;
Paquerettes et Campanules
Ne se quittent qu'avec regret.

Campanules et Pâquerettes
Se parent de modestes noms
Dans vos sèduisantes tablettes,
Poètes des gais compagnons,
Mais si l'odeur des violettes
Les trahit au fond des vallons,
A leur éclat nous devinons
Campanules et Pâquerettes.

A la porte de notre seuil
Pâquerettes et Campanules
Hier ont reçu sans formules
Un amical et franc accueil ;
Et ce n'est pas dans des cachettes
Que nous enfouirons chez nous,
Comme des avares jaloux,
Campanules et Pâquerettes.

Cahors, 12 août 1887.

A. DANGÉ D'ORSAY ✠,
Président de la commission du Musée de Cahors, etc,
Remerciements et amitiés.

APRÈS UNE LECTURE

A L'AMI ROUQUET

De Jantil et de Tontonnette
En chantant les douces amours,
Ce n'est pas une pauvre fleurette
C'est un beau laurier que tu as cueilli pour toujours

M.-J. BAUDEL.

Cahors, le 20 septembre 1887.

AU FÉLIBRE J.-B. ROUQUET

APRÈS AVOIR REÇU SES « CAMPANULES ET PAQUERETTES »

Que Reboul ou Jasmin t'inspire,
Te voilà maître en l'art d'écrire.
Merci de ton doux souvenir;
Et puisses-tu, mon cher poète,
En lisant mon humble Miëtte,
Eprouver le touchant plaisir
Que par le charme de leur style
Tes vers à l'allure facile
Ont su me faire ressentir.

M.-J. BAUDEL,
Proviseur du Lycée d'Albi.

Cahors, 9 septembre 1887.

A CAHORS

Coou, tu que me fas doublida
Ma citat, doun soubén languissi,
Réçàu aque's bers que t'ouffrissi :
Soun tiùs, puisqué me fas canta.

SOUNÉT

Aïmi tous biels rampars, tas rocos soulélhados
Doun le cap emberdit semblo tràuca lé cèl,
Tous pouns, ruinos, castèls, tas bignos mantélados
De rasins as grus d'or pus prézats que le mèl.

De mounuméns glourious ounɔron tas préménados ;
Sé toun présén es gran, as un passat pla bèl ;
May le téms jouts sa dalhe apilo las annados,
May d'éstélos en foc plabén sus toun mantèl.

Per lour sang tous guerrièrs, mayre d'aquélo raço
Que bressèt dins toun sé les soullats de Luctèr,
An crouzat dins l'Istoèro un'immourtalo traço.

Baï lambréjà su's ans, l'abéni t'és doubèr ;
Rès pouira t'abali, car toun règne es de fèr,
Per ennaïra tous Fils, leù n'auras plus de plaço.

A CAHORS

Cahors, toi qui as le pouvoir de me faire oublier
Ma ville natale, dont je languis bien souvent,
Reçois ces humbles vers que je t'offre
Ils sont tiens puisque tu sais me faire chanter...!

SONNET

J'aime tes vieux remparts, tes rocs ensoleillés qui dentellent le ciel de leur tête chenue, tes ponts, tes ruines, tes castels, et la tache riante de tes vignes, tes raisins aux grains d'or plus goûtés que le miel.

Les glorieux monuments qui ornent tes promenades, rappelant ton présent si grand et ton passé plus beau; plus le temps sous sa faux entasse les années, plus d'étoiles en feu pleuvent sur ton manteau.

Avec leur sang, tes guerriers, ô mère d'une illustre race qui as porté dans tes flancs et bercé les soldats de Luctérius, ont écrit dans l'Histoire une immortelle page.

Va, compte sur les années qui suivront, l'avenir t'est ouvert; rien ne pourra anéantir ta mémoire, car ta gloire est de fer, et pour élever des monuments à tes fils, bientôt tu n'auras plus de place.

POÈMO

UN MOT AL LECTOU

Abio fugit le téms, oun crànos, agaridos
Nostros troupos fazion pantaïssa l'unibers ;
As plèts de lours drapeùs las èglos espaùridos
Su's canous énémics plourabon lours rébers.

Car la glorio des grans se brico coumo'n beïre ;
De su l' trono, oun métèt quinze ans per s'ennarca,
Sur sous laùriès blazits, amu'n brut de trouneïre,
Le coulosso toumbèt per pas may se léba.

La Franço abio chaùpit bint ans l'Uropo entièro,
Mès quan les aliats dintrébén dins Paris,
Coumo'n lioun blassat, trépéjèt de coulèro...
Mougnés, sous bétérans tournabon al païs.

POÈME

UN MOT AU LECTEUR

Ce n'était plus le temps où fières, aguerries, nos troupes faisaient défaillir sans souffle l'univers : dans les plis des drapeaux nos aigles épeurées sur les canons ennemis pleuraient nos revers.

Car la gloire des grands se casse comme verre ; du trône où il avait mis quinze ans à s'élever, sur ses lauriers flétris avec un bruit de tonnerre, le colosse tomba pour ne plus se relever.

La France avait, vigneron sinistre, pétri vingt ans l'Europe entière ; mais quand les Alliés rentrèrent à Paris, comme un lion blessé elle trépigna de rage... Confus, ses vétérans retournaient au pays.

I

Qu'es poulido le soèr la plano enramélado,
Oun l'irounde fadéjo è carésso le sol,
Pey mounto naùt, pla naùt en cantan soun aùbado
E semblo dins l'azur un'estélo de dol.

Fa bèl se passéja jouts de flocs de ramado,
A l'ouro oun les pibouls s'amuzon al trandol
Brandits pel bentoulet, quan su l'roc, dins la prado
Le soulel en fujin met un roujé lansol.

Le bouè pico sous bioùs amé soun agulhado,
Car beï sur cado oustal un plumét de fumado,
E le pastre en fiùlan décén le caminol.

A la cimo del pech la flou désespérado
Crido l'parpalhoulet, mès n'es pas escoutado,
Car la bèlo-de-ney souris al roussignol.

* * *

Es atal qu'en juilhet, l'annado malurouso
Oun l'Uropo à pilots dintrabo dins Paris,
A l'ouro oun del soulel lè foc estabournis,
Qu'un joène grenadiè su l'cami de Toulouso
Caminabo pès-nuts, pouscous, espélhansat;
Poudio pas se cambia, n'abio rés dins soun sat,
Soun sat, qu'abio pourtat dins may de bint batailhos,
De l'Egypto à Moscou, pélat, claùffit d'entailhos
Ero liùre. — La guèro al soullat prén soun san,
Mes glourious ou batut, may d'un cop mort de fan. —
Pel la poudro ennégrit, ta piètre qu'un calabré,

I

Qu'elle est belle, le soir, la plaine semée de bois, où l'hirondelle plane et caresse le sol, puis monte là-haut, là-haut en chantant son aubade et semble dans l'azur une étoile de deuil.

Qu'il est doux de danser sous des tresses de ramée à l'heure où les peupliers s'amusent et se balancent secoués par les frissons légers du vent quand sur les rochers, dans la campagne, le soleil, s'éteignant, met un rouge linceul.

Le bouvier pique ses bœufs de son aiguillon et les fait se hâter, car sur chaque maison il voit flotter comme un panache de fumée, tandis que, sifflant, le pâtre descend le long du chemin creux.

A la cime du pech la fleur désespérée appelle le papillon, mais n'est pas écoutée, car la Belle de Nuit sourit au rossignol.

* * *

C'est ainsi qu'en juillet, en l'année malheureuse, où l'Europe à grands flots envahissait Paris, à l'heure où les ardents rayons du soleil étourdissent, un jeune grenadier, sur la route de Toulouse, cheminait les pieds nus, poudreux, déchiré, en haillons ; il ne pouvait changer ses vêtements, car son sac, son pauvre sac qu'il avait porté dans vingt batailles, de l'Egypte à Moscou, pelé, crevé d'entailles, était vide. La guerre prend au soldat son sang, mais glorieux ou battu, plus d'une fois aussi elle le fait mourir de faim. Hâlé par la poudre, jaune comme un

El quilhabo soun froun doubèr d'un cop de sabré,
E damé sa croux d'or as crànés fasio poù.
Bénio de Mountalba, caminabo sur Coù,
Soun païs, oun't'abio passat d'ouros tan bèlos,
E désempey trés ans n'abio pas de noubèlos. —
Car d'aquel téms l'armado, al countun, sans répaù
En fan trambla les reys passabo coumo'n liaù.
Pensabo pas à beïre è soun païre, è sa maïre,
Nou, car dempey lountéms èro orfélin, pécaïre;
Mès, que fasion, sa sor, sous fraïres, sous amits;
Crézio qu'élis tabés beleù èron partits.
Pensabo à calqu'un may, surtout, à soun aymado,
La que y'abio jurat de pas le doublida.
L'aymabo tan, moun Diù ! se s'èro maridado;
Qu'un cop ! El qu'abio tan soufèrt, è la trouba
Prèt d'un aùtre ; aco soul may que tout l'anujabo
Brullabo le cami, tout d'un cop s'arréstabo
Y trigabo de y'èstre, abio poù d'arriba.
Mès, qu'es aco que beï ? — Saint-Jordi ! las flourétos
Tapisson sous oustals, è su l'pech las souquétos
Semblon fa de saùtéts en le bézén béni.
Qu'un bounur ! es aqui sa bilo tant aymado,
Bolo, saùto, s'arèsto, uno négro pensado
Le fa sousca... s'agacho... è serco le cami
Oun passabo aùtres cops en bénguen del mouli :
« Soun trop crassous, ça dis, per dintra la journado;
Que dirion mous amics, se me bézion atal;
Nou gaùzarioi jamay passa la perménado,
E sérioi trop ountous en dintran à l'oustal.

cadavre, il essayait de tenir haut son front ouvert d'un coup de sabre, et avec sa croix d'or brillant sur sa poitrine, il faisait peur aux braves. Il venait de Montauban et s'en allait à Cahors, son pays, le lieu aimé où il avait passé de si douces heures et dont depuis trois ans il n'avait pas de nouvelles. Car, à cette époque-là, notre armée sans trêve, sans repos, faisant trembler les rois, passait comme un éclair et sans qu'on pût la suivre. Il ne pensait plus voir ni son père, ni sa mère, car depuis longtemps il était orphelin, le pauvre malheureux ; mais que faisaient sa sœur, ses frères, ses amis ? Il craignait que ceux-là, aussi, ne s'en fussent allés avec les siens. Mais surtout sa pensée allait à son amie, à celle qui lui avait juré de ne pas l'oublier. Il l'aimait tant ! Mon Dieu ! si elle était mariée ! quel coup au cœur ! Lui qui avait tant souffert, s'il allait la trouver auprès d'un autre. Plus que tout le reste, cela le désespérait. Il lui tardait d'arriver, et pourtant il avait peur à mesure que derrière lui s'allongeait la route. Mais que voit-il ? Saint-Georges ! (1) Les maisons lui semblent tapissées de fleurs, et sur les rocs, les vignes semblent lui adresser des saluts en inclinant leurs sarments, pour lui souhaiter la bienvenue. Quel bonheur ! la voilà sa ville tant aimée ! Le voyez-vous voler, sauter de joie, puis soudain s'arrêter... Une noire pensée le fait réfléchir; il se regarde... il cherche le chemin où il passait jadis en revenant du moulin. « Je suis trop sale aussi, pour entrer en plein jour ; que diraient mes amis s'ils me voyaient ainsi ? Non, je n'oserais jamais traverser la promenade et j'aurais trop de honte en entrant au logis.

---

(1) Un faubourg en avant de Cahors.

Ount es passat le tems, oun dins toutos las bilos
Jouts d'arceùs de laùriès d'anjels risénts, à pilos,
Nous flourission ; pertout èron les pla benguts...
Aro, trobon qu'abèn las caùssos fierlangousos,
Les souliès acyoulats, las capotos crassousos,
E nous biron le cap en dirén : Soun batuts !

Oui, Françoˌ, s'èn batuts ! mès las abèn bricados
Per tu, may de bint ans, las troupos apilados
Qu'aouey màcon toun sé. Lèbo toun froun glourious !
De tas èglos lours reys an bis brandi las alos,
E métran pla lountéms lours fors, lours capitalos
A récrépi les traùs crouzats per tous canous !

Tan que la bitoèro lambréjo
Pès que morén dins les coumbats,
Al tour de cént drapeùs mastats
Al païs, tout canto, fadéjo.
Mès s'un soul joun, paùres soullats,
Le bén del malur nous rudéjo
Les trïoumfès soun doublidats...
De cops les poplés soun éngrats. (6)

Bal cént cops may mouri que de biùre en dérouto ;
Le sang me bul, car al tengut
Dempey que soun partit, dins las bilos, en routo
N'entendi qu'aquel mot : Batut !...»

Caminabo en parlan, la gleïzo Nostro-Damo
Al cap del caminol y'aparés, en soun âmo
Récépièc un patac, è fousquèt tant urous
Que paùc prégat sério toumbat à jénouilhous ;
E de toutis sous èls, al brut de la païssièro

Qu'est devenu le temps où dans toutes les villes, sous des arcs de lauriers, des troupes d'anges nous couvraient de fleurs ; partout nous étions les bienvenus ; à présent on trouve que nos culottes sont effiloquées, nos souliers éculés, nos capotes crasseuses, et on détourne la tête de nous en disant que nous sommes vaincus.

Oui, France, nous sommes battus ! mais pour toi, pendant plus de vingt ans nous les avons brisées les troupes trop nombreuses qui aujourd'hui meurtrissent ton sein. Tu peux encore pourtant lever, glorieuse, ta tête ; les rois ont vu sur eux planer les grandes ailes de tes aigles, et leurs forts, leurs capitales mettront bien du temps à recrépir les trous creusés par tes boulets.

Tant que la victoire rayonne pour ceux qui meurent dans les combats autour de cent drapeaux dressés, au pays tout chante et folâtre ; mais si un seul jour, sur les pauvres soldats, le vent du malheur souffle, plus rude, les triomphes sont oubliés... Les peuples sont quelquefois ingrats.

Cent fois mieux vaut mourir que de survivre à la déroute ; le sang me bout, à la fin, car partout, depuis que je suis parti, dans les villes, en route, je n'entends que ce mot : « Un vaincu ! »

Il marchait en parlant : l'église Notre-Dame se dresse devant lui au bout du chemin creux ; il sentit un choc en son âme et en fut si heureux, que, pour un peu, il fût tombé à genoux, et de tous ses yeux, au bruit de la chaussée, il regardait couler doucement la rivière, en admirant

Agachabo raja siaùdomén la ribièro.
En admiran la bilo, è sas tours, sous clouquiès
Oun lé soulél métio de mirals per milhiès,
Las mas al cel, cap nut, le grénadiè plourabo.

Al prèc d'el un riù fadéjabo,
La sét y rasclèt le gouziè ;
Dins l'ayguéto, al cap d'un rouziè
Uno roso sé bransoulabo :

« Se te fa rés, te cuilhireï,
Diguèt à la flou mignounéto,
E juri, qu'à ma Tountounéto
Aqueste soèr te pourtareï ;

Se te da¨ssi, roso béziado,
Le que te prendra, cop sigur,
Té jétara ; damé bounur
Per nous aùs dus séras gardado. »

Y dounèt quan la cuilhissio
Un poutou per soun amiguéto,
Mès y semblèt que la flouréto
N'in fazio'n aùtre è sourisio.

A la péno lé sort nous pousso,
L'ome es pas faï per estre urous ;
Tout en toumban à jénouilhous
Paùzèt la roso dins la mousso.

S'abouco, *miey mort, adalit*,
Se beï tan lèt (7) dins l'aygo claro,
Que de doulou soun cor se saro,
Toumbo, soun cap truco'n garit...

E le sang, de soun froun doubèr d'un cop de sabré,
Rajèt à gros pissols ; ta piètré qu'un calabré
Aqui le grénadié restèt estabanit.....

la ville, ses tours, ses clochers, où le soleil mettait des miroirs à milliers ; et, la tête nue, les mains au ciel, le fier grenadier pleurait...

Auprès de lui, un petit ruisseau bruissait ; il avait soif, et dans le petit filet d'eau, au haut d'un rosier, une petite rose se penchait :

Si tu veux bien, je te cueillerai, dit-il à la fleur mignonne, et je te jure qu'à ma Tountouneto, ce soir je te porterai.

Si je te laisse, rose enviée, qui te cueillera, à coup sûr, te jettera, tandis que, par nous deux, avec bonheur tu serais gardée. —

Il lui donne, en la cueillant, un baiser pour sa douce amie. Mais il lui sembla que la fleurette le lui rendait et souriait.

Le sort nous traîne sans cesse à la peine ; l'homme n'est pas fait pour être heureux. En s'accroupissant pour boire, il posa la rose sur la mousse.

Il se penche, à demi mort, sans force. Il se voit si flétri, si usé dans cette onde claire, que son cœur se serre de douleur ; il glisse, sa tête heurte un tronc de chêne.

Et de son front, ouvert d'un coup de sabre, jaillit un large filet de sang ; il tombe, et jaune comme un cadavre, le grenadier resta là, évanoui.....

II

CANSOU

« Le soulel daùro las prados ;
Sus las flous les pastourèls
Fan dansa lours bien aymados
En jougan d'aïres noubèls.

Paùro pastourélèto,
Amé mous agnélous,
Su l' roc toujoun souléto
Plouri moun amourous.

Désempeï que m'a quitado
Mous èls se soun pas sécats,
Mous plous sèrbén de rouzado
As rouziès qu'abio plantats.

Quand èri soun amourouso
Tout m'èro bèl è risén,
Mès sans él soun malurouso
Rés garis moun pessomén.

Taleù que l'albo es lébado
Baù pertout serca l'éngrat ;
Cado soèr, désespérado,
Tourni sans l'abé troubat.

Se prèt d'un'aùtro pastouro
Le qu'aïmi se sént urous,
Leù per you tindara l'ouro
Qe diù fini mas doulous. »

II

CHANSON

Le soleil dore les prés, sur les fleurs les jeunes bergers font danser leurs bien-aimées en leur jouant des airs nouveaux.

Bergerette triste, avec mes petits agneaux sur les rochers toujours seulette, je pleure mon amoureux.

Depuis qu'il m'a quittée, mes yeux ne se sont plus séchés, mes pleurs servent de rosée aux rosiers qu'il a plantés.

Quand j'étais son amoureuse, tout m'était beau et riant; mais sans lui je suis bien malheureuse, rien ne guérit mon tourment.

Sitôt que l'aube est levée, je vais partout chercher l'ingrat. Chaque soir, désespérée, je reviens sans l'avoir trouvé.

Si, près d'une autre bergère, celui que j'aime, se trouve heureux, bientôt pour moi sonnera l'heure qui doit finir mes douleurs.

Mès taleù jouts la ramado
Parèsquèt le pastourèl,
Poutounéjèt la maynado
En juran d'estre fidèl.

E la pastouréléto
Bersèt pas may de plous,
Car n'èro plus souléto
Per garda sous moutous. —

Atal cantabo'no brunéto
Prèt del cantou dé *Ramoundéto*,
Jouts la treilho d'un oustalet
Mastat al miey d'un jardinét
Tournejat de naùtos randiçós.
Se fazio ney. — Dins las bériços
Béstits en roujé de soullats
Al bor del Lot acoucoulats
La gaïtabon... è mignounéto
Amé soun can pessoméntous
Fazio canta cént aùzélous.
Soun noum, le saùrés : Tountounéto,
Aquélo qu'aymo tan Jantil ;
Es uno filho de Tountil,
Tountil, la *péscaïro poulido* ;
Elo n'ès may, è qui la beï
Su l'*Jardi publit*, pla bestido,
Dis : Fario le bounur d'un reï. —
La paùréto a perdut soun païre,
Mès le gran *Francor*, (8) le *pescaïre*
Es soun papè, may cadun sap
Que l'aymo à n'en bira le cap :
La sièt al trabal, à la plaço ;
L'ibér quau ban dénougailha

Mais aussitôt, sous la ramée, reparut le pastoureau, il embrassa la pastoure en jurant de lui être fidèle.

Et la bergerette ne versa plus de pleurs, car elle n'était plus seulette pour garder ses moutons. —

Ainsi chantait une brunette, près de la rue de Ramondette, sous la treille d'une petite maison bâtie au milieu d'un petit jardin et tout entouré d'une haute haie de buissons.

La nuit tombait, dans les osiers, vêtus de rouge, des soldats, cachés au bord du Lot, la regardaient et la guettaient, et mignonne, avec son chant, soucieuse elle faisait gazouiller des centaines d'oiseaux qui lui répondaient. Son nom, vous le saurez, elle s'appelait Tountouneto; c'est celle qu'aime tant Jantil. C'est une fille de Tountil, « Tountil était la jolie pêcheuse », mais elle l'est encore plus, et qui la voit au Jardin Public, bien atifée, dit qu'elle ferait le bonheur d'un roi. La pauvre petite a perdu son père ; mais le grand Francor, le pêcheur est son parrain et chacun sait qu'il l'aime à en perdre la tête. Il la suit au travail, à la place, l'hiver quand on va chez les voisins denoisiller, vite, près d'elle il se place, et gare à qui oserait mal parler. A quatre-vingts ans, et plus encore, il est droit et fort comme une barre. C'est un compagnon charpentier ; il y a bien peu de temps qu'il travaillait encore de son métier. C'est aussi un ancien soldat de la Rochelle ; mais près de Tountouneto, il est comme une humble demoiselle, lui cède en tout, si complaisamment que sa filleule ne lui cache rien.

Biste, proché d'élo sé plaço,
E garo à qui ba mal parla.
A quatre bins ans, mès encaro
Es drét è fort coumo'no barro.
Es un coumpagnou charpantiè, (9)
Y'a rés que fasio soun mestiè.
Ancien soullat de La Rouchèlo
Prèt d'élo es uno doumayzèlo,
E la coumplaïs en tout, tabés
Sa filholo y'amago rés.

Doun, aquel soèr souscabo ; entran que Tountounéto
En azagan sas flous disio sa cansounéto,
Fazio semblan jouts un pruniè
De pétassa soun esparbiè.
Mès del cantou de l'èl gaïtabo
E fousquèt pénat quan béjèt
Qu'ame l' damantal se bouïssabo
Les eilhous. A soun tour cantèt :

CANSOU DEL LANGUÉDOC (10)

« You m'en soun faïto'no amiguéto,
D'àco nou y'a pas pla lountéms ;
La mort an sa dalhe es bengudo
Mé la rabi subitomén.

O mort cruèlo, mort tan traïto,
Que m'as rabidos mas amous ;
Coussi quand tu la prénios élo
Nous prénios pas à toutis dous.

Donc, ce soir-là, il réfléchissait, pendant que Tountouneto, en arrosant ses fleurs, répétait sa chanson ; il faisait semblant, sous un prunier, de rajuster les mailles de son épervier, mais du coin de l'œil il la regardait, et il fut bien peiné quand il vit que du coin du tablier elle essuyait ses pauvres yeux. A son tour il chanta :

CHANSON LANGUEDOCIENNE

Je me suis fait une petite amie, de cela il n'y a pas bien longtemps ; la mort est venue avec sa faux et me l'a subitement ravie.

O mort cruelle, mort traîtresse qui m'a ravi mes amours
Comment, quand tu la prenais, Elle, ne nous as-tu pas pris tous deux ?

M'en anireï de sus sa toumbo
Per y ploura, per y gémi.
La bèlo parés coumo'n'oumbro,
Paùre amourous qué fas aqui ?

Paùre amourous, Diù te counsolé,
Diù te doune soulajomén
La bago d'or que me dounèbés
Te tén toujoun dins le tourmén.

La bago d'or que me dounèbés
Su l' cofré tu la troubaras,
N'aùras per un'aùtro méstresso
Mès à you me doublidaras. —

Pouirio y'abé tant de filhétos
Coumo d'estélétos y'a l' cèl,
Que jamay n'aymarei cap d'aùtro
Coumo la qu'és dins le toumbèl. »

Tout en cantan — à pichous passés —
Le bièl l'agachabo béni ;
Quand aùjet finit, de sous brassés
Tournéjèt le col del pépi :
— Merci, diguèt, el la cantabo
Prèt d'aquel rouziè que plantèt,
E l'an d'aprex quan me quitabo
En me sarran las mas diguèt :
Se jamay tourni dins las *Ortos*,
Siaùdétomén m'approuchareï
Rosos, se bibéts dintrareï... —
Pépi. couro bén, soun pas mortos !...
Mès, sé nou m'aymo plus, Pépi, n'en mourirei. »
— Pichouno, plourés pas la guèro es acabado,

Je m'en irai sur sa tombe pour y pleurer, pour y gémir; la belle m'apparaît comme une ombre : Mon pauvre amoureux que fais-tu là ?

Pauvre ami que Dieu te console, qu'il te donne soulagement. La bague d'or que tu m'as donnée te tient donc toujours en tourment.

La bague d'or que tu m'as donnée, sur l'armoire tu la trouveras et tu en auras pour une autre maîtresse, mais moi tu m'oublieras.

Il pourrait y avoir autant d'autres jeunes filles que d'étoiles au ciel, que jamais je n'en aimerai d'autres comme celle qui est au tombeau. »

Tout en chantant, le vieux la voyait s'approcher à petits pas. Quand il eut fini, elle entoura le cou du grand père de ses bras : « Merci, lui dit-elle ; c'est la chanson qu'il chantait près de ce rosier qu'il planta ; et l'année d'après, quand il me quitta, en me serrant les mains, il me dit : « Si jamais je reviens dans les « Hortes » (1) je m'approcherai tout doucement, en cachette; roses, si vous vivez, j'entrerai...» Parrain, quand revient-il ? Elles ne sont pas mortes; mais s'il ne m'aime plus, parrain, j'en mourrai. — Petite, ne pleure pas ; la guerre est terminée,

(1) Un quartier de Cahors tout en jardins (hortus)

Planis de sous amics soun tournats de l'armado,
T'énquiètes pas, quicom me dis que bendra leù, —
Oui, pépi, mès... s'és mort,... es prisouniè... béleù...;
Pierre a dit à Miyoun qu'éron dins l'Alémagno
Amé Jantil ; Gustou le béjèt en Espagno ;
Mès désempeï trés ans el nous a pas escriù,
Ey poù que me doublide, ou que siosque pas biù ;
Pépi, m'abiots proumés que se dins la sémano
N'èro pas arribat me l'aniriots serca.
Es disatés aouey, moun paùre cor s'afano,
Se tardas, oun que siosque anireï le trouba. —
Fado, baï, les soullats dins Coù tournon en pilo,
M'an dit qu'aqueste soèr abion bis dins la bilo
De lanciès, d'artilhurs ; baù sourti, lour direï
S'an bis Jantil. Se nou, diménjé partireï. —
Mes quan sérés partit se me fazès aténdre
Trop lountéms, sabi pas, pépi, ço que fareï ;
La mama n'aù bouldrio, pepi ! me diùriots prendré ! —
Mès le biel respoundèt, en se gratan le froun :
Tountounéto, ey pla poù qu'ès un boussi jalouso,
As tort ; escouto, ey bis le catèt de Françoun,
Béjèt Jantil à la batailho de Toulouso,
Mès,... es blassat — Partèn ! biste, ou le baù trouba —
Atén, ba pla milhou, — Partèn ! — Qu'ès anujouso,
On te pot cacha rés, jouts paùc diù ariba. —
N'abio pas acabat que tuston à la porto :
Tountounéto, baï, biste. aco's el pel sigur. —
Bolo coumo'n aùzel, pus blanco qu'uno morto,
Nou poulso pas, lé cor y saùto de bounur,
Sa ma tramblo'n léban lé sisclét, pey alando
La porto doucomén. N'es pas El ! — Uno bando
De cabalhés armats dintron amé grand brut ;
Nou parlon pas francès ! Soul, lour chef dis : Droulléto,

beaucoup de ses amis sont de retour de l'armée; ne sois pas inquiète, quelque chose me dit que bientôt il reviendra. — Oui, parrain, mais s'il est mort... il est prisonnier peut-être ? — Pierre a dit à Mionne qu'ils étaient ensemble en Allemagne lui et Jantil, Auguste l'a vu en Espagne, mais depuis 3 ans il ne nous a plus écrit; j'ai peur qu'il ne m'oublie ou qu'il ne soit plus en vie... Parrain, tu m'avais promis que si dans la semaine il n'était pas de retour, tu irais me le chercher. C'est aujourd'hui samedi; mon pauvre cœur se brise; si vous tardez plus, où qu'il soit, j'irai le retrouver. — Folle, va ! les soldats rentrent en foule à Cahors, on m'a dit que ce soir on a vu dans la ville des lanciers, des artilleurs; je vais sortir, demander s'ils ont vu Jantil, sinon, je partirai dimanche. — Mais quand vous serez parti, si vous me faites attendre trop longtemps, je ne sais pas, mon Dieu ! ce que je ferai; maman le voudra, grand père, vous devriez me prendre avec vous. Mais le vieux répondit en se grattant le front : — Tountouneto, j'ai bien peur que tu ne sois un peu jalouse; tu as tort; écoute, j'ai vu le cadet à Françoise, il a vu Jantil à la bataille de Toulouse, mais il y a été blessé. — Partons vite, où je vais, moi, le trouver. — Attends ! il va bien mieux. — Partons ! Que tu es ennuyeuse ! on ne peut rien te cacher; il va venir sous peu... Il n'avait pas fini de parler que l'on frappe à la porte.— Tountouneto, va vite, c'est lui, c'est bien sûr !...— Elle court, elle vole comme un oiseau, plus blanche qu'une morte; elle arrive à la porte, elle n'ose pas ouvrir; sa main tremble en soulevant le loquet, enfin elle entr'ouvre la porte, doucement. — Ce n'est pas lui !... une bande de cavaliers armés entrent à grand fracas. Ils ne parlent pas français !... Seul le chef dit : petite ! nous sommes étrangers; nous avons entendu la chanson que tu disais, et

S'èn d'estranjès, abèn aùzit la cansounéto
Qu'as cantado è t'en faù coumplimén. — Elo fut
E sus jénouls dél bièl s'espalanco mouránto.

nous t'en faisons compliment... Elle s'enfuit, et vint tomber mourante sur les genoux du vieux...

III

Qu'es aco? dis Francor am'uno boux tindénto —
Papa! crido Tountil, me demandon de bi! —
De bi, qui? — Les Anglés! (11) è lour chef me rudéjo! —
L'Anglés! malédictiù! Le bras me fourmilhéjo;
Cantis soun? — Cinq! — Atén, Francor les ba serbi. —
Mounto coumo'n lioun è sa bouco bruméjo,
Dintro furious : — Sourtès! ou faù un tuadou —
Sèr-nous, séras pagat, t'en douni ma paraùlo,
As aqui d'or, è l'or en tout loc a razou. —
Noun pas chè you, l'Anglés manjo pas à ma taùlo;
Se crézioi que moun bi bous serbès de pouzou,
Débentrarioi moun cut per bou'n gourga, courbassés,
Mès n'aùrés pas, sourtèts! ou faù flamba l'oustal! —
Rision. Mès el prénguén un gabèl de bartassés
L'alucabo. L'anglés sort soun sabre e del tal
Y droubis le coupét è l'amourro per tèro.
Uno pico à la ma, Tountil ame coulèro
Afusto le bandit que ba tourna tusta;
Déjà soun fèr rouilhat es prèst à l'ennasta.
Un aùtré l'y déranco è d'un cop l'amaluco,
Estourdido, fa'n pas, tournéjo, toumbo è truco
De soun froun ensannat le cabés de soun lieï.
Coumo'on paùre agnélou sa filho s'arrucabo;
Sé digus bén, disio, moun Diù! que débéndreï. —

Trés d'aquélis brigans abion pilhat la cabo,
Boulion la fa trinca — Nou! jamay trincareï,
Lour dis, amé bous aùs, à la traïto Anglétèro,
Soun de Coùs, è la poù n'és pas nostro berquiéro;
Tustas! d'omes balénts douma me benjaran,

III

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Francor d'une voix stridente. Papa ! crie Tountil, ils me demandent du vin ! - Du vin ! qui ? — Les Anglais, et leur chef me rudoie ! — L'Anglais ! malédiction ! le bras me démange. Combien sont-ils ? Cinq ! — Attends ! Francor va les servir. Il monte comme un lion, et sa bouche écume, il entre furieux. — Sortez, ou je fais de cette chambre un abattoir ! — Sers-nous, tu seras payé, je t'en donne ma parole ; tiens, voici de l'or, et l'or partout a raison. — Non, pas chez moi ! L'anglais ne mange pas à ma table ; si je croyais que mon vin pouvait vous empoisonner, j'éventrerais mon fut pour vous gorger, corbeaux ! mais vous n'en aurez pas ! Sortez ! ou je fais flamber la maison ! — Ils riaient ; mais lui, prenant un fagot de bruyères l'allumait... Le chef dégaine son sabre et, du coup, lui entr'ouvre la nuque et le jette à terre, sur sa face.

Une pique à la main, Tountil avec colère repousse le bandit qui veut recommencer de frapper, déjà son fer rouillé est près de l'embrocher, mais un autre le lui arrache et d'un coup l'assomme ; étourdie, elle fait un pas, tourne et frappe de son front tout sanglant la tête de son lit. Comme un pauvre agnelet, la fille se faisait toute petite en son coin : « Si personne ne vient, disait-elle, mon Dieu ! que vais-je devenir ? »

Trois de ces brigands avaient pillé la cave ; ils veulent la faire trinquer avec eux. « Non, jamais je ne trinquerai avec vous autres, à la traîtresse Angleterre. Je suis de Cahors, et la peur n'est pas notre dot de fiancée ; frappez, allez, des hommes courageux me vengeront demain.

Coumo jouts Charles siès Coùs beùra bostre san ;
Latchés ! que bous rétén ? — Le cap naùt, se pincabo.
Qu'ès poulido ! y diguet le chef que la gaïtabo.
S'aprocho en rifagnan — Bourreù, te gafareï
Sé me bruscos ; baï-t-en, moustre as tuat ma maïre,
E tous dits soun rajéns del san de moun gran païre;
Es maùdit !... Al secours ! (atal me benjareï,
Calqu'un béndra béleù), al sécours ! Bardounéto !
Benéts, me bau tua... Jantil, s'èros ayci
Nous benjarios ; beïras pas may ta Tountounéto ;...
T'aymabi, t'aténdioi, lèn de tu baù mouri ! —
Soun ayci ! Touutounéto ! è te juri d'abançò
Que pas un d'aque's louts nou se descapara,
A mort ! Guèro as tyrans ! jamay, jamay en Françò,
Jamay l'Anglés nou régnara ! —

Jouts un gran cop de pun la finèstro se brico,
Jantil parés, se masto, è saùto su l' plancat;
Bolo cap à l'Anglés y déranco la pico
Le truco è coumo'n bioù l'espalanco atucat,
Un aùtre estabournit s'amourro à soun coustat.
Mès encaro n'y a trés, é cadun le ménaço.
Jantil sèrco de l'èl, beï un fusil de casso,
Le despenjo, es cargat, fa foc, tuo'n anglés :
— Ah ! nous démézissén, lour dis, nou sèn que trés ;
Sé y'a d'omes balénts, les coùssés soun de raço,
E pusque s'ès ayci, Moussus, y restarés. —
Sur aquel mot, cadun fa per si, tout s'apilo ;
Jantil, les tins sarrats lizo coumo'n enguilo,
Saùto coum'n lioun, è sa pico en aban
Maco, truco è tout cop fa rissoula lé san.
L'oustal n'èro pas lèn del bor de la ribièro,
E le brut que fazio l'aygo de la païssièro
Estouffabo le trïn del coumbat — Que fareï,

Comme sous Charles VI, Cahors boira votre sang; lâches, allez donc ! qui vous retient ? » La tête haute, elle les toisait. — Que tu es belle ! lui dit le chef qui la regardait, et il s'approche en ricanant. — Bourreau ! je te mordrai si tu me touches ! va-t-en monstre ! tu as tué ma mère et tes doigts saignent encore du sang de mon grand père. Tu es maudit ! au secours ! (c'est ainsi que je me vengerai, quelqu'un viendra peut-être) Au secours ! Bernadette ! venez ! on veut me tuer ! Jantil ! si tu étais ici tu nous vengerais ! tu ne verras plus ta Tountouneto. Je t'aimais, je t'attendais, et je vais mourir sans te revoir ! — Me voici Tountouneto ! et je te jure d'avance que pas un de ces loups ne s'en échappera. A mort !

Guerre aux tyrans ! jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne règnera !

Un grand coup de poing brise la fenêtre, Jantil paraît, se hisse sur les bras, saute sur le plancher, vole droit à l'anglais, lui arrache la pique, le frappe et, comme un bœuf, il l'étale, assommé. Un autre, étourdi, tombe sur la face à ses côtés. Mais il en reste trois encore et chacun le menace. Jantil cherche des yeux, voit un fusil de chasse, le dépend et fait feu ; un anglais tombe. « Ah ! nous diminuons, leur dit-il, nous ne sommes que trois ! S'il y a des hommes vaillants, les gens de Cahors sont de leur race, et puisque vous êtes ici, messieurs, vous y resterez. » A ces mots, chacun fond sur lui; tout est bouleversé, mis en pièces ; Jantil, les tempes serrées, glisse comme une anguille, bondit comme un lion et sa pique en avant frappe, pique, à tout coup il fait jaillir le sang. La maison n'était pas loin du bord de la rivière, et le bruit que faisait l'eau tombant de la chaussée, étouffait de son grondement continu le bruit du combat. — Que ferai-je ?

Moun Diù, adujats-nous, gémissio Tountounéto,
Tout droumis; al Coulètje a tindat miéjo-neï
Moun Diù, salbats Jantil, è prénès me souléto,
An tuat mous paréns, sans el que débendreï. —
Un' idèio la prén, la finèstro es dubèrto,
Agacho, pas un lum, la carrièro es désèrto;
Mès sap ount es la poudro è cargo le fusil,
Fa foc, tombo'n anglés; al brut, la bézinado
Se rébélho, cadun se lèbo à la boulado,
Sèrco dount es partit le cop : — Es chè Tountil ! —
Al sécours ! al sécours ! crido désespérado
Uno boux que cadun counneïs : — Es chè Tountil !
Dis un ome, Armén-nous ! biste ! — Enfounçon la porto :
Cinq anglés débéntrats soun al darnié ranguil,
E bézén dins le san, pus tristo qu'uno morto
Tountounéto à jénouls prèt del cos de Jantil...

Mon Dieu ! aidez-nous ! gémissait Tountouneto. Tout dort ! minuit a sonné au Collège ! mon Dieu ! sauvez Jantil, prenez-moi toute seule. Ils ont tué mes parents ! sans lui, que deviendrai-je ? » Une idée lui vient; la fenêtre est ouverte; elle regarde; point de lumière ! la rue est déserte; mais elle sait où est la poudre; elle charge un fusil, fait feu, un anglais tombe... Au bruit, le voisinage se réveille, chacun se lève à la volée; on se demande d'où le coup est parti. C'est chez Tountil ! — Au secours ! au secours ! crie la désespérée ; sa voix, chacun la connaît : « C'est chez Toutil ! dit un homme ; armons-nous, vite ! » On enfonce la porte. Cinq anglais éventrés sont là, râlant du dernier râle, et dans le sang, plus triste qu'une morte, Tountouneto est à genoux près du corps de Jantil.

IV

Le froun rufit, mougné, fangous
L'ibèr fujis, è dins la plano
Entendés canta les pastous.
Le més de may flouris è grano ;
Ayci le tems de las cansous ;
Dins soun lieï d'erbo printanièro
Le riù clarét ba fa lanlèro ;
L'aùzèl amé soun richi chiù
Canto : Couro bendra l'estiù ?
Bénets dansa, pastourélétos,
Dins les prats claùffits de flourétos ;
Sus pechs, de souquétos bestits,
Aùzicèts canta les cardits ;
Daùrat pel soulel que lambréjo
Le fi parpalhoulet fadéjo ;
Les améliés fan al trandol ;
L'irounde en raùbéto de dol
Bastis soun niù jouts la teùlado,
E canto en prénguén la boulado.
N'aùziren pas may de sanglots
Les grèls cansounéjon sus clots ;
Amé le tems tout se doublido,
Sans aco que sério la bido ?
Le paùre countento sa fan ;
La tèro a prou bébut de san ;
Les plous an azagat la plano ;
Restats en pax, séréts hurous.
A laùra le bouyé s'afano,
Pastourélétos è pastous,
Ayci la sasou des poutous,
Le més de may flouris è grano.

VI

Le front rechigné, sordide, fangeux, l'hiver s'enfuit, et dans la plaine on entend chanter les bergers. Le mois de mai fleurit et fait gonfler les grains des vignes, voilà le temps des chansons. Dans son lit d'herbes printanières, le ruisseau clairet va faire entendre sa chanson ; l'oiseau, avec son riu chiu, chiu, chante quand reviendra l'été ? Venez danser, bergerettes, dans les prés émaillés de fleurs, et sur les côteaux couverts de bouquets vous entendrez chanter les grillons ; doré par le soleil qui luit, le joli et svelte papillon fait sa cour aux fleurs du voisinage, les pinsons jouent à la balançoire, l'hirondelle en robe de deuil bâtit son nid sous les toitures et chante en prenant sa volée. Nous n'entendrons plus de sanglots, les grillons chantent dans leurs trous ; avec le temps tout s'oublie, sans cela que serait la vie ? Le pauvre contente sa faim, la terre a bu assez de sang, les pleurs ont assez désaltéré la plaine, restez en paix, soyez heureux ! Le bouvier se remet à labourer ; bergerettes et bergers, voici la saison des baisers, le mois de mai fleurit et fait gonfler les graines.

V

Naù mézés an passat, de cops soun louns naù mézés;
Que de rèbés daùrats, que de bounurs proumésés
Passon coumo fumado ou bolon d'aquel téms;
Mès per nous counsoula Diù fasquèt le printéms.
Désempei l'an passat ni tambours, ni timbalos
Nou répoumpissén plus; les boulèts è las balos
An fénit de brounzi; lassés, les réjiméns
Nou s'atucon pas may per plaïre as counquéréns;
Leù, jouts las garbos d'or ban canta las cigalos.
May d'uno mayre en dol, le cor plé de doulous,
Atén toujoun le fil que diù séca sous plous :
Le malur qu'on sap pas se nouiris d'espérénço,
Biùre lountéms atal n'és que mieijo soufrénço.

Mès, doun bén que tout Coù es tan jouyous aneï,
Es le joun del répaùs, ou la festo del Reï ? (12) —
Es dijaùs. — Alabés, perque touto la bilo
Décén éndiménjado, è souris, è s'apilo
De la Coumuno al Lot, (13) tout le loun del foussat ?
Aùzicès, de fusils péton; de farandolos
S'enramèlon là-bàs, biron coumo de folos.
Que bézi, qu'un bel ome an soun capèl gansat,
Sa bèsto de bélours, soun jabot de dantèlos,
Caùssos courtos, souliès à las bouclos d'arjén;
Jouts sous pèls blans frisats qu'és fresquét è luzén,
E sous els de bounur brilhon coumo d'estèlos;
Jess ! qu'uno grando canno, es un tambour-major ?
Bous troumpats, aquel bièl, es le pépi Francor.

V

Neuf mois se sont écoulés ; c'est quelquefois bien long neuf mois ; que de rêves dorés, que de bonheur promis passent comme fumée et s'envolent pendant ce temps ; mais pour nous consoler Dieu refait le printemps. Depuis l'an dernier, ni tambours ni trompettes n'éveillent plus l'écho des champs, les boulets et les balles ont fini de siffler et de déchirer l'air ; décimés, les régiments ne s'assomment plus pour plaire aux conquérants ; bientôt, sous les gerbes d'or, vont chanter les cigales. Plus d'une mère en deuil, pourtant, le cœur plein de douleurs, attend toujours le fils dont le retour doit sécher ses larmes ; le malheur incertain se nourrit d'espérances, et vivre longtemps ainsi, ce n'est encore que souffrir à moitié.

Mais pourquoi tout Cahors est-il si joyeux, ce soir ? Est-ce jour de repos ou la fête des Rois ? — C'est jeudi. — Mais pourquoi alors toute la ville descend-elle, endimanchée ? Pourquoi sourit-on ? pourquoi tout le monde se groupe-t-il en foule de l'Hôtel-de-Ville jusqu'au Lot, tout le long des « Fossés » ? (1) Ecoutez ! les fusils font leur joyeuse pétarade, des farandoles se mêlent là-bas et tournent comme folles ! Que vois-je encore ? Un beau jeune homme, le chapeau enrubané, en veste de velours, en jabot de dentelles, culottes courtes, souliers bouclés d'argent ! Qu'il est beau et frais sous des cheveux poudrés à frimas ; ses yeux rayonnant de bonheur brillent comme des étoiles ! Tiens, quelle longue canne ! C'est un tambour-major ! — Vous vous trompez ; ce vieux c'est le grand

(1) Promenade cadurcienne.

La que méno, bestido en blan, es Tountounéto.
Per bous fa soun pourtrèt jèti lèn moun pincèl,
Car se le bièl n'abio pas sarrat sa manéto
Pla sigur, coumo'n'anjo aùrio boulat al cèl.

Al ségoun rén, urouso, è finomén bestido,
Jouts sous cranto printéms, frésco, toujoun poulido,
Tout acatado d'or s'abanço la Tountil.
N'es estado jamay tan fièro de sa bido,
Car se pénjo su l'bras d'un bel drolle : Es Jantil !
Oui, Jantil, le soullat, mès a pus fièro mino,
Parés may gran, la croux luzis sur sa poitrino,
E bestit tal qu'un prînce, es poulit coumo'n soù.
Soun courtèjé es fourmat pes may richés de Coù :
Toucats de tan d'amour, de bertut, de couratjé,
Toutis abion boulgut èstre à lour maridatjé.
Car les dus fiançats èron quités aneï.
Jantil abio soufèr è salbat Tountounéto ;
Elo tabés, sèt ans, abio plourat souléto,
E la soégnat siès més al cabés de soun lieï.
Tabés, amé plazé toutis les festéjabon ;
Les réns se défazion è pus naût s'apilabon ;
Cadun les admirabo en les claùffin de flous.
N'ya que disén qu'on pot mouri de trop de joyo ;
Nou, nou, fa pas mouri la que Diù nous emboyo
E le bounur s'abroundo en rouzado de plous.

Quan le ministre sant aùjèt bénit le couplé
Que cadun bénissio tabés del founs del cor,
Des poulits fiançats le plazé fousquèt doublé :
Jantil prén Tountounéto, è Tountil prén Francor,
Candun se met en réngo e quan la noço sort
Nou beï que cèl è mounde, è d'un foc d'artifici

papa Francor. Celle qu'il conduit, vêtue de blanc, c'est Tountouneto. Pour vous faire son portrait, je ne veux plus mon pinceau ; car si le vieux, pour sûr, ne serrait bien fort sa petite main, comme un ange elle s'en serait retournée vers le ciel.

Au second rang, heureuse et bien habillée, fraiche et toujours jolie, malgré ses quarante printemps, toute parée de chaines d'or, s'avance la Tountil ; jamais, dans toute sa vie, elle n'a été si orgueilleuse, car elle se pend au bras d'un beau jeune homme : Jantil. Oui, Jantil ; mais l'ancien soldat a pris plus belle mine ; il semble plus grand ; sur sa poitrine brille la croix d'honneur ; il est habillé comme un prince et joli comme un sou. Son cortège est formé des plus riches de Cahors. Touchés par tant d'amour, de vertus, de courage, tous avaient voulu être de leur mariage, car les deux fiancés étaient quittes l'un envers l'autre ce soir-là. Jantil avait souffert et sauvé Tountouneto ; elle aussi, sept ans durant, avait pleuré seulette, et puis elle l'avait soigné, ne quittant pas de six mois le chevet de son lit. Aussi avec quel plaisir tout le monde lui faisait fête ! on s'étirait pour mieux la voir, on montait presque les uns sur les autres. Chacun les admirait et les couvrait de fleurs. Il y en a qui ont dit qu'on peut mourir de trop de joie. Non, non, la joie que Dieu nous envoie ne fait pas mourir et le bonheur qui déborde fait simplement sourdre sous les paupières une rosée de pleurs.

Quand le ministre saint eut béni le couple que chacun bénissait aussi du fond du cœur, le plaisir des jolis fiancés fut double. Jantil prit Tountouneto et Tountil prit Francor. Chacun se mit en rang, et quand la noce sortit de l'église, elle ne vit que le ciel et la foule, tandis qu'un feu d'artifice fait retentir de ses stridentes fusées l'église

Les pèts fan rèpoumbi la gleïzo *Saint-Urcissi*.
Al mieï d'un tintamaro a destermena'n sour,
Bibo le maridat ! Bibo soun espouzado !
Crido en s'entrafoulhan la foulo ensourcélhado.
Al daban de la noço è pifrés è l'tambour
Jogon uno bourèyo ou de réfrins d'amour.
Y'a de ramèls penjats à cado rebèrbèro, (14)
E las flous à pugnats embaùmon la carrièro.
Per les beïre passa tout Coù s'èro apilat,
Las Badernos, *Saint-Jordi*, *è Cabessut*, *Labaro*,
Dins le *Jardi publit*, ou sus bors del *Foussat*
Cridon ; les maynachous acabon la gabaro ;
Les pistoulèts fan fèsto, è pifrés, è l'tambour
En jougan al tengut lour carilhoun d'amour
Fan saùta trépéja may de bin farandolos
Qu'al tour des maridats biron coumo de folos.

As *Trés Reys* (15) abion més finomén le coubèr,
Le repays fousquèt bèl ; le bi de Coù rajabo,
Per él sur cado froun la joyo se pintrabo.
A quatre ouros del sér n'èron pas al dessèr,
Es dire que cadun de tout cor s'en dounabo,
Trinquébén al bounur del noubèl maridat,
De la nobio, à sa mayre, à touto l'assemblado,
Le Pépi subrétout fousquèt pas doublidat.
Mès, ayci le pus bèl : uno joèno maynado,
Entran que de biùlouns fazion un dous acor,
Embrasso la Tountil, poutounéjo Francor,
Le nobi, l'espouzado ; è d'uno boux doucéto
Dis : « Al brabé Jantil, à l'anjo Tountounéto
Lours amics fan présén d'un poulit anèl d'or. »

Saint-Urcisse, au milieu d'un tintamarre à rendre l'ouie à un sourd. « Vive le marié ! Vive son épousée ! » crie en s'embrouillant la foule décidément ensorcelée ; au devant de la noce, fifres et tambourins jouent des bourrées et des refrains d'amour. A chaque lanterne on a pendu des rameaux et les fleurs jetées à poignée embaument les rues. Pour les voir de nouveau passer, tout Cahors s'est entassé. Les Badernes (1), Saint-Georges (2), Cabessut (3), la Barre (4), dans le Jardin public ou sur les bords des Fossés poussent leurs joyeux vivats ! les petits enfants achèvent, par leurs cris, la bagarre ; les pistolets font fête et les fifres et les tambourins, en jouant sur leur passage leurs carillons d'amour, font sauter et trépigner plus de vingt farandoles qui, autour des mariés, tournent comme des folles.

C'est aux *Trois-Rois* que l'on avait mis le couvert avec goût. Le repas fut bien beau ; le vin de Cahors coulait à flots, et sur les fronts mettait la joie. A quatre heures du soir on n'en était pas encore au dessert ; c'est dire que chacun s'en donnait de tout cœur. On trinqua au bonheur des nouveaux mariés, à la mariée, à sa mère, à toute l'assemblée. Le grand père surtout ne fut pas oublié. Mais voici le plus beau : Une jeune fille entre pendant que les violons faisaient un doux accord ; elle embrasse Tountil, puis Francor, le marié, l'épousée, et, d'une voix bien douce, dit : « Au brave Jantil, à l'ange Tountouneto, leurs amis font présent d'un superbe anneau d'or ».

(1, 2, 3, 4). Les quatre quartiers de Cahors.

E pus fort que jamay brounzinèt la musico ;
Mès coumo tout groussis, le fèt es bertadié,
Leù dision : Bint anglés atucats per sa pico
S'apilèbén l'àutr'an as pès del Grénadiè.

Puis, plus fort que jamais, retentit la musique; mais, comme tout grossit, le fait est véritable ; bientôt on disait : Vingt anglais terrassés par sa pique s'entassaient l'an dernier aux pieds du grenadier.

DARNIÈ MOT

Aquelo pèço l'ey rimado
Coumo sabioi, à moun lézé ;
Lectou, trop urous se t'agrado,
Ajusti per té fa plazé :

Qu'abioi doutz'ans, quan pel las *Ortos*,
Le biel papé d'un meùn'amit,
Dins un carat de calitortos
La mé countèt jouts un garit.

Del Jantil me moustrèt la pico,
E jouts la crasso del plancat
Prenguèbi coumo'no rélico
De sang Anglés qu'abioi rascat (16).

J,-B. R.

Cahors, juillet, 1887.

DERNIER MOT

Cette pièce je l'ai rimée, comme je savais, à mon loisir, lecteur, trop heureux si elle te plaît ; j'ajoute pour te faire plaisir

Que j'avais 12 ans quand, dans les Hortes, le vieux aïeul d'un mien ami, au milieu d'un carré de violettes, me la conta sous un chêne.

Il me montra la pique de Jeantil, et dans la crasse du plancher, je pris comme une relique du sang d'anglais que j'avais raclé.

CH. C.

Limoges, 2 Novembre 87.

NOTES

(1) Roumanille. Oubreto.

(2) La bataille où il se fait un échange de coups. Goudouli, *A l'urouso memorio d'Enric le Grem.*

(3) Voir dans les *Papillotos* de Jasmin *tomo segoun*, les deux chefs-d'œuvre du grand poète d'Agen : *L'Abuglo de Castel-Cuillé* et *Françouneto.*

(4) Voir dans ma brochure : *Un Ramelet de Campanetos*, la lettre qui me fut adressée par l'illustre Mistral, à l'occasion des inondés de la Durance et du Rhône.

(5) Chanson de la *Coupe* dans *Lis Isclos d'or*, par Frédéric Mistral.

(6) Nou sabi pas s'es bertat, mès planis d'anciéns bèterans del prumiè Ampiro me countabou en 1850 qu'après la chuto de l'Ampérur abion estats pla maltratats. Le pople èro las de la guèro. Las campagnos manquabon de brassés. Les païres è las maïres èron en dol de lours éfans. E y'abio pla d'aûtros razous. Moun pépi me disio que quan tournet al païs en passan à Orléans, à Périgus, etc., les apélabon « les brigands de la Loire ». Aïço es triste à dire, mès y'aujet de moundé qué soégnabon les blassats estrangès è daïssabon migra de tout de paûres soullats francésés. La guèro es un pla triste fleù !

(7) Lèt — laid, défiguré, vieilli par les souffrances et les privations; noirci par la poudre, hâlé par le soleil; il était blessé au front, et pour ainsi dire méconnaissable à lui-même.

(8) Francor a biscut, n'en soun sigur. Ayci la probo : Touto ma bido oy aymat de cascailhéja dambé les biels. Doun, en

1847 — abioi 7 ans — moun païre abio soubén à fa per soun counté à *St-Projet,* ount és aro l'*Escolo coumunalo.* Aqui y'abio per councierge un biel soullat de l'aùtre siècle, èro rétratat è may abio uno cambo de boès. Acos es él que me countèt pel prumiè cop l'istoèro de Francor ; d'aùtrés bétérans de soun atjé, qu'abion alabés de 70 à 80 ans, dision tabés que le biel *coumpagnou charpantiè* èro estat un home tariblé è un soullat coumo n'y abio gaïres.

(9) Les mêmos que se randion cado soèr à St-Proujet per cascaillha, prèt del grand poux, jouts un ourmé, dision un joun qué Francor, à l'atge de 80 ans, abio pourtat, sans descargua un soul cop, uno carto de blat dempey la bladario juscos per las Ortos.

(10) Aquélo cansou n'es pas de you, l'ey escriùto de soubéni ; ma ménino, qu'èro de l'Arièjo, me la cantabo quand èri pichounet.

(11) Parès, d'aprex so que me dision les biels bétérans apiloutats jous l'ourmé de St-Proujét, qu'aprex la batailho de Toulouso, les anglés passében dins Coù per se randre à Paris. N'ey pas troubat dins cap de libré so que baù counta, mès me soubéni que dision amé foc, en tustan amé lours bastous, que quan arribében pourtabon de brancos de laûriè. Un ou dus moussus las lour déranquèbén. De coùsses balénts (coumo zo soun toutis) s'arrémouzèbén, les tratèbén de tout, lour diguèbén qu'èron de latchés, uno gabaro se lébèt è se n'éron pas partits al galop, parés que la salso se sério gastado. N'y a qu'abion rémarcat que per se métre à chabal, les anglés mountabon sus taùliès de peïro que soun daban las portos des cloutiès. D'aùtres dision que les *Badernéns* n'abion négats calques uns, é que les *Barèns*, abion fay fa le capucet à cinq ou siès sus rocs de Labaro. Un ancien mèstré d'armos countabo qu'un seùne amic — uno fino lamo del Mountat — amé trés aùtres férailhurs de Coù : *Vertut*, *Palamo* è *Delord*

— aquelis dus *baylets de bilo* — les engulhabon as *rampars* coumo d'escargols.

(12) Louis XVIII était snr le trône. Le 5e chapitre transporte le lecteur à l'époque de la Restauration, après les cent jours.

(13) Le pont Louis-Philippe n'existait pas à cette époque.

(14) A cette époque, les principales rues de Cahors étaient éclairées par des reverbères suspendus par des chaînes fixées aux maisons placées des deux côtés de la voie. Chaque matin des hommes exclusivement chargés de l'entretien desdits reverbères, les faisaient glisser sur le sol, fourbissaient les réflecteurs et garnissaient à nouveau les lampes à huile placées à l'intérieur.

(15) Se ma mémorio nou me troumpo pas, crézi poude assigura que les *Trés-Reys* èron alabés à l'ôtel de la Posto, tengut pus tar per moussu Audoury.

(16) Ço que disi aqui, es encaro bertadiè : Le biel papè d'un mèun' amic, del cal podi pas dire le noum, persoqué èro intéressat dins l'istoèro que counti, è que dailhur calques uns de sous décéndéns biben encaro, me fasquèt bézé un panèu de porto bricalhat dins la gabaro, è may la *pico* qu'abio, ça me disio, serbit à Jantil per débéntra les anglés. Y'abio uno grando taco négro su l' plancat, mé diguèt qu'èro lour sang, è coumo maynatché les aïsioï autan qu'aro, les anglés, gratébi, gratébi, è prenguèbi le rascladis.

Aro, per acaba, me faù un débér de diré que malgret que ma pèço siosqué rimado en patoès del Languédoc, coumo moun sujèt es cadurcien, ey emprountat planis de mots al patoès *tan riché de Coù*, car may qué cap, s'es counserbat pur è ouriginal. D'ailhur, acos es un drét dounat as félibres per lour gran Capoulhè Mistral. — « Cal escriùre francès ou patoès, ça dis, è s'un mot s'es perdut dins uno bilo, cal fouzéga è le destéra dins la campagno. S'aqui tabés s'es abalit, le

cal emprunta al départomén bézi ou à d'aùtres. » Doun, coumo soun pla sigur qu'aimario may qu'un proubençal escriùguès en Aùbergnas qu'en Francès, me plazi de creïre que digus nou me blamara d'abé pouzat dins le patoès de Coù per canta « Jantil è Tountounéto » qu'éron de coùssés.

(Extrait du *Bulletin* de la Société des Etudes du Lot, t. XIII 1 r fasc., p. 52.)

CAHORS, IMPRIMERIE L. LAYTOU, 34, RUE DU LYCÉE.

BEM UTM-CNRS

DU MÊME AUTEUR :

Mes premières pensées, 1 vol. grand in-8°.
Le Petit Ruisseau, une brochure..... 0,60
A la Poulougno, poème patois — 0.60
Une Ramadéto de sounets — 0,60
Flourétos mountagnolos — 0,60
Un ramélet de Campanétos — 0,60
Campanules et Paquerettes — 0,60
L'Aubépine et la Rose — 0,50
Bal de charité — 0,50
La citat que me play !
Un pugnat d'oùtrits, poème quercynois.
So que Bouldrioi ! Poème languedocien.
Une collection de fables, etc., en patois et en français.

POUR PARAITRE :

Le Dictionnaire patois-français du département du Lot, 2 vol. grand in-8°.
Mous sounets.
Ma bido ! Pouèmo en 5 paùsos.

PAUL ROUQUET, PÈRE

Poésies inédites, patoises et françaises.